

LE BLUES DE L'ÉDITEUR*

Il y a en nous des passions dont on ne saura jamais vraiment dire ce qui les a impulsées. Moi par exemple – ne voyez dans cet exemple aucune trace de prétention, c'est juste que c'est celui que je connais le mieux – d'où me vient mon amour des livres ? D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours rêvé d'être éditeur. Même quand, trop gamin pour cela, j'étais encore incapable d'apposer un qualificatif précis sur cette fonction. Je me revois, âgé d'une dizaine d'années, assis à mon bureau, rassemblant des pages de cahier pour essayer de leur donner la forme d'un livre, coloriant des couvertures imaginaires, remplissant l'intérieur de lignes ondulées censées simuler les lignes de caractères. J'en ai fait de toutes les tailles : pour mes *Action Joe*, pour mes *Playmobils*. Un peu plus vieux, il m'est venu le goût des revues, des journaux, des magazines. Je me suis alors mis à créer des « unes » consacrées aux oiseaux, à la bande dessinée, à la musique, à la poésie... Mon problème principal, toute ces années là étant essentiellement de savoir quoi mettre dans ces pages, dans ces articles, dans ces colonnes que je rêvais de remplir. C'est sans doute pour cela que je me suis mis à écrire ; pas tant parce que je me sentais écrivain, mais parce que j'en avais marre de relier des pages blanches !

À mes yeux, l'éditeur a toujours été un magicien, un artisan, un démiurge capable de transformer le vulgaire papier en magnifiques volumes reliés. Longtemps – et encore aujourd'hui, d'ailleurs – je l'ai hissé au dessus tout : au dessus des auteurs qui ne seraient rien sans lui, au dessus des libraires, des diffuseurs, des distributeurs, commerciaux et autres commerçants tout juste bons à en faire un produit de consommation, et c'est tout naturellement que, devenu adulte, j'ai cherché à entrer en contact avec quelques-uns de ces « êtres supérieurs ».

J'ai fait de très belles rencontres sur ce plan là. Mais j'ai surtout fait une surprenante découverte : le métier d'éditeur – et à fortiori de « petit éditeur » est sans doute un des plus malmenés de la vaste chaîne des métiers du livre. Décrit par les auteurs, déjà, qui sont bien plus nombreux à les blâmer qu'à les louer : les éditeurs ne payent pas les droits d'auteur assez vite (quand ils les payent !), ils diffusent mal les livres, ils mettent trop longtemps à lire les manuscrits qu'ils reçoivent, ils ne savent pas reconnaître le talent – voire le génie – de tous ces merveilleux scribouilleurs anonymes qui ont la gentillesse de daigner leur offrir l'aubaine de publier leurs œuvres sublimes. Ils sont également fréquemment mis à mal par toute une catégorie de libraires qui, ne voyant pour la plupart que leur intérêt, snobent magistralement les éditeurs modestes et ont développé la fâcheuse habitude d'abimer, de perdre et d'oublier de payer les livres qu'ils ont vendus ou qu'ils ont accepté de prendre – du bout des doigts et avec une moue dégoûtée – en dépôt. Quant aux lecteurs, dans leur grande majorité, ils n'imaginent même pas tout ce qui s'est mis en branle entre le moment où l'éditeur a décidé de donner une suite à un manuscrit et celui où ils ont pu avoir entre les mains l'ouvrage terminé. Pour le lecteur, l'idée qui domine est, généralement, que le livre coûte trop cher.

Ma plus grande déconvenue est survenue à l'occasion de débats avec des auteurs membres d'une association d'écrivains. Toujours prompts à dénoncer les travers des

éditeurs, ils avaient par contre globalement une fâcheuse tendance à hisser les libraires au sommet de la pyramide des métiers du livre, comme s'il s'agissait là de la catégorie la plus noble en ce domaine. J'ai exprimé mon étonnement, puis mon désaccord. Cela a généré des échanges tendus et même entraîné quelques démissions : on ne touche pas aux libraires ! Pourquoi ?

Pour plein de bonnes raisons, sans doute, mais surtout, à mon sens, pour des mauvaises. Car à bien y réfléchir, je crois que j'ai compris la logique de ce déséquilibre entre l'image des libraires et celle des éditeurs, dans l'esprit de nombreux auteurs. Pour ces derniers, en effet, le passage par l'éditeur ne représente qu'une formalité technique, rien de plus qu'une étape obligée qui a en outre le grave défaut de ne pas être toujours de tout repos pour leur égo. Les auteurs, lorsque leur manuscrit est prêt, n'ont en effet qu'un unique objectif : trouver un éditeur qui accepte de publier leur cher chef-d'œuvre. Ce n'est pas un moment vécu positivement : c'est un « obstacle » à franchir. Une fois que le contrat est signé, l'heureux auteur ne veut plus rien savoir de ce qui se joue dans les bureaux de son éditeur, ni dans l'atelier de l'imprimeur. Cette petite cuisine basement matérielle ne le concerne pas, pas plus que celle qui consistera, un peu plus tard, à organiser la diffusion, la distribution et la vente – souvent modeste – de son petit trésor. Tout cela, c'est le travail de l'éditeur : l'auteur, créateur, pur esprit, est au dessus de ces réalités triviales !

Par contre, s'il y a une chose que les auteurs adorent, c'est apercevoir leurs bouquins dans les devantures des libraires. Là ils se sentent grands, forts, beaux, puissants, comme si leur talent était décuplé par cette mise en visibilité de leur travail. La vitrine des libraires est pour eux comme un miroir où, Narcisses modernes, ils peuvent contempler le reflet de leur propre grandeur. « Est-ce que mon livre va pouvoir s'acheter en librairie ? » ; « Pourquoi mon roman n'est-il pas chez tel ou tel libraire »... Questions récurrentes des auteurs aux éditeurs...

L'être et le paraître... Finalement, on y revient toujours à cette dichotomie fondamentale. L'éditeur et le libraire. Le premier donne vie au livre ; il lui permet d'être. Le second caresse l'auteur dans le sens de son égo ; il lui permet de paraître.

Éditeur ou libraire ? Je crois que, dorénavant, c'est par cette question que j'aborderai tous les auteurs que je croiserai. Et avant même d'avoir lu la moindre ligne d'eux, en fonction de ce qu'ils me répondront, je connaîtrai déjà les racines de ce qui les pousse à écrire et à être édités !

Stéphane Beau**

* Tiré du Chiendents n°38 : *Editeurs, Bon à tirer ?*

** édite entre autres au Petit Pavé et au Petit Véhicule.